

---

---

## ANALYSE CRITIQUE

Des principaux ouvrages orientaux publiés en Russie depuis l'année 1830 jusqu'en 1835 inclusivement,

Avant de m'occuper de l'analyse critique des principaux ouvrages de littérature orientale qui ont vu le jour en Russie dans l'espace des six dernières années que j'y ai passées, je crois nécessaire de démontrer préalablement combien serait injuste et peu fondé le reproche que l'on pourrait faire à cet empire d'être encore bien arriéré à cet égard, comparativement aux autres états européens. Il me suffira, pour combattre une assertion aussi hasardée, de faire connaître ici les développements progressifs qu'a pris en Russie cette branche de littérature si importante pour ce vaste empire.

Immédiatement après le décès de son fondateur, l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg possédait déjà dans son sein le sinologue Bayer, qui, en 1730, publia son *Musæum sinicum*. Le Collège des affaires étrangères ne tarda pas non plus à appeler dans cette capitale l'orientaliste Kehr, qui, en 1733, conçut et rédigea le plan d'une *académie orientale*, qui cependant ne fut point mis à exécution. Ce genre d'études resta donc entièrement stationnaire dans cet empire jusqu'à l'avènement

de l'empereur Alexandre, qui attacha des chaires de langues orientales à différentes universités russes, et fit venir de l'étranger plusieurs savants distingués, tels que Jules Klaproth et M. de Fræhr, que la Russie, à juste titre, est fière de compter au nombre de ses académiciens.

Ce fut en 1804 que les statuts des universités de Moscou, de Kharkof et de Casan, furent revêtus de la sanction de l'empereur, qui y fonda une chaire de langues orientales, et attacha à la dernière de ces universités un lecteur spécial pour le dialecte tatar (turc oriental), qui s'enseignait déjà, depuis 1798, au gymnase de la même ville, par un maître désigné à cet effet, auquel ont été récemment adjoints deux autres instituteurs pour l'arabe et le persan.

En 1820 l'université de Dorpat obtint la même faveur que ses trois devancières.

Quinze années plus tôt le même souverain avait doté la ville d'Astrakhan d'une école d'arménien, qui prit le nom d'Agha-baba; mais ce ne fut que sous l'empereur actuel que l'enseignement des langues persane et tatar (turc oriental), fut également introduit dans le gymnase de cette ville.

En 1816 la ville de Moscou vit ouvrir dans son sein un institut spécial, destiné à former de jeunes Arméniens qui y reçoivent une éducation éclairée, dont ils sont redevables à la bienfaisance de leur vénérable compatriote, Lazaref. Les fils de ce négociant distingué, jaloux de marcher sur les traces

de leur père, ont donné encore plus d'extension au bel établissement dont il avait été le fondateur. Cette réforme fut ratifiée, en 1835, par le gouvernement, qui a pris cet institut sous sa protection.

La même année le lycée Richelieu, à Odessa, obtint à son tour un professeur d'arabe, de persan et de turc.

L'Institut pédagogique de Saint-Petersbourg, qui, en 1821, prit le titre d'Université impériale, avait également obtenu, en 1816, sur la proposition de son curateur, M. le conseiller d'état actuel d'Ouvarof, aujourd'hui ministre de l'instruction publique, une chaire d'arabe, qui fut conférée à M. Demange, et une de persan, à laquelle j'eus l'honneur d'être appelé. Je fus secondé dans cette tâche par un adjoint plein de zèle, Mirza Djafar Toptchybâchef, qui exerça avec beaucoup de succès nos élèves à la pratique de sa langue maternelle. Forcé par les circonstances de quitter, avec M. Demange, l'université impériale de Saint-Petersbourg, nous y fûmes remplacés par M. de Sinkovsky qui, en 1822, fut cumulativement chargé de l'enseignement de l'arabe et du turc occidental (osmânlin).

En 1823 le département asiatique du ministère des affaires étrangères vit créer une section d'enseignement (ou Institut oriental), où s'instruisent dans l'arabe, le persan et le turc, les jeunes Russes appelés à la carrière du drogmanat. Cet institut, auquel j'ai eu l'honneur d'être attaché pendant douze années, en qualité de professeur de persan et de

turc, avec MM. Demange et Mirza Djafar Toptehy-bâchef, possède aujourd'hui une riche bibliothèque et une belle collection de manuscrits orientaux, dont il est redevable à feu M. d'Italinsky, ancien ministre de Russie près la cour de Rome. Grâce aux soins infatigables de son directeur, cet établissement s'est formé progressivement un beau cabinet de numismatique orientale, digne aujourd'hui de figurer au nombre des collections les plus célèbres en ce genre.

L'empereur Nicolas sentant, comme son prédécesseur, toute l'utilité des études orientales, les prit également sous sa protection.

Dans les nouveaux statuts octroyés en 1835 et 1836 aux diverses universités russes, sa majesté ne se borna pas à maintenir les chaires de langues orientales qui y étaient déjà attachées; elle introduisit encore l'enseignement de la langue et de la littérature mongole dans celles de Casan et de Saint-Pétersbourg.

Une école spéciale de mongol et de calmouk avait été antérieurement attachée au ministère de l'intérieur, sous la direction de M. Schmidt, et l'enseignement primaire de ce dernier dialecte avait été introduit en 1826 dans l'école de district de Stawropol (gouvernement de Simbirsk).

L'école Népluïef, réorganisée sous le règne actuel, forme la jeunesse de ces contrées dans la connaissance des langues arabe, persane et turque.

L'arménien et le géorgien ne tardèrent pas non

plus à éprouver l'influence du gouvernement. Sur la proposition de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, sa majesté vient de me remplacer, dans son sein, en qualité d'adjoint, par M. Brosset, connu par ses travaux sur la langue géorgienne.

Des maîtres d'arménien, de géorgien et de tatar (turc oriental), ont été attachés, à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1836, au gymnase de Tiflis, tandis que celui de Simphéropol a déjà été doté, en 1827, d'une école normale, destinée à instruire de jeunes maîtres, propres à enseigner ce dernier dialecte dans les écoles de district. Ce fut pareillement en 1836 que le gouvernement introduisit, dans l'école de district de Tiflis, l'enseignement des trois langues ci-dessus mentionnées. Les deux premières sont enseignées depuis cette époque dans les écoles de district de Douchèt, Gory, Koutaïs, Télaw et Signâc; l'arménien et le turc oriental à Elisabethpol (ou Guèndja), Choucha, Noukha, Chamâkhy, Kouba, Baqou, Derbènd, Érivân, Nakhitchèwân, Akhaltzikh et Lènkorcan; le géorgien en Mingrèlie, et le turc oriental ou tatar à Kazakhskaïa Distantzia.

A dater de 1835, le ministère des finances a pareillement établi à Kiakhta, sur les frontières de la Chine, une école spéciale de chinois, destinée à faciliter les communications et les relations commerciales entre les sujets des deux empires.

Non content de propager dans leurs états l'étude des lettres orientales, les deux derniers monarques

se sont plu à fournir de riches matériaux littéraires aux savants qui se vouent au culte des muses du Levant. C'est à la munificence de l'empereur Alexandre que l'Académie de Saint-Pétersbourg doit l'acquisition de 750 manuscrits arabes, persans et turcs, qui lui ont été vendus par M. Rousseau, ancien consul général de France à Alep. Son magnifique musée asiatique renferme en outre le plus beau cabinet numismatique de l'Europe pour les monnaies orientales, puisqu'il en possédait déjà 15,374 en 1830.

La bibliothèque impériale publique de cette capitale fut, de son côté, enrichie par sa majesté l'empereur Nicolas, de quatre collections de manuscrits, provenant, 1° de la mosquée sépulcrale du cheikh Széfy à Ardibêk, qui servait de tombeau aux souverains persans de la dynastie des Széfides (Sophis); 2° de la mosquée Ahmed à Akhaltzikh; 3° des bibliothèques de Baïezid et d'Aizeroum, auxquelles furent joints 13 autres manuscrits de toute beauté, offerts en don par le prince persan Khosrèw-Mirza, lors de son séjour à Saint-Pétersbourg, en 1829. La première de ces collections se fait surtout remarquer par le luxe vraiment royal de ses manuscrits.

Toutes ces fondations successives prouvent jusqu'à l'évidence que ce n'est que du règne de l'empereur Alexandre et de celui de son successeur, que datent les progrès réels des lettres orientales en Russie; et cependant nous y voyons déjà fleurir la littérature arabe, persane, turque, mongole, chinoise et tatare-mantchoue. Déjà les noms des Fræhn, des

Sinkovsky, des Dorn, des Kâzem-beg, des Toptchy-bâchef, des Schmidt, des Hyacinthe et des Lipovtsof, figurent avec honneur sur la liste des orientalistes les plus distingués et promettent à la Russie sa part de gloire dans cette carrière.

Comme je ne me propose point de fixer mon attention particulière sur les ouvrages qui ne se rattachent pas immédiatement aux littératures arabe, persane et turque, je me bornerai à citer ici les titres de ceux qui ont paru dans d'autres parties, et qui cependant sont dignes d'être consultés par les orientalistes.

Je placerai au premier rang ceux de l'infatigable père Hyacinthe Bitchourine qui, en 1833, traduisit du chinois, et publia en 2 volumes in-8°, une histoire du Tibet et du Khoukhounor, depuis l'année 2282 avant J. C. (?) jusqu'en 1227 de notre ère.

A cet ouvrage succéda, en 1834, un aperçu historique sur les Oïrats ou Kalmouks, depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, qui valut à M. Bitchourine un des prix fondés par M. de Démidof. Ce sinologue, qui dirige aujourd'hui l'école spéciale de chinois fondée à Kiakhta sous les auspices du ministère des finances, a fait lithographier, avant son départ de Saint-Petersbourg, les premières feuilles d'une grammaire chinoise de sa composition, où il a consigné le fruit de ses longues études et les observations qu'il a été à même de faire pendant sa résidence à Pékin.

M. Schmidt, qui a donné en Russie une si grande impulsion à l'étude du mongol, a pris à tâche de la

faciliter par la publication d'ouvrages élémentaires des plus distingués, tels que sa grammaire de la langue mongole, qui parut en allemand et en russe, en 1831, et son dictionnaire mongol, allemand et russe, sorti des presses de l'Académie au commencement de l'année 1835.

En 1832 M. Levchine livra au public, en 3 volumes in-8°, une description des Hordes et des steppes Kirghizes-Kaïçagues ou Kazaques, qui fut également couronnée par l'Académie et obtint un demi-prix de M. de Démidof.

En 1833 M. Dorn imprima à Kharkof, en latin, une intéressante dissertation sur l'affinité de la langue slavonne avec le sanscrit.

Je citerai encore ici deux autres productions de moindre importance, intitulées, 1° *Monument du christianisme en Chine*, traduit du chinois en russe, par Zacharie Léontief, Saint-Pétersbourg, 1834. 2° *Chant mantchour*, mis en vers d'après la traduction en prose (de Zacharie Léontief), par le comte Khwostof; Saint-Pétersbourg, 1834 (en russe).

Enfin, pour compléter, autant qu'il m'a été possible, la nomenclature des productions orientales qui ont paru en Russie, je ferai encore mention des tomes II et III de la VI<sup>e</sup> série des Nouveaux mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, où sont consignées les neuf dissertations suivantes : 1° *Ueber die sogenannte dritte Welt des Buddhaisten, als Fortsetzung der Abhandlungen über die Lehren des Buddhismus*, von J. J. Schmidt; 2° *Ueber*



die tausend Buddhas einer Weltperiode der Einwohnungen oder gleichmässigen Dauer, par le même M. Schmidt; 3° Frähn's Beleuchtung des merkwürdigen Notiz eines Arabers aus dem Alten Jahrhundert über die Stadt Mainz; 4° Bericht über eine Inschrift aus der ältesten Zeit der Mongolen-Herrschaft, von J. J. Schmidt; 5° Relation de Mas'oudy et d'autres auteurs musulmans sur les anciens Slaves, par l'académicien-adjoint F. B. Charmoy; 6° Die Volkstämme der Mongolen, als Beitrag zur Geschichte dieses Volkes und seines Fürstenhauses, par M. Schmidt; 7° De Il-chanorum; seu chulaguidarum numis commentationes duæ, auctore Ch. M. Frähn; 8° Paralipomena, seu variarum dynastiarum muhammedanarum, maximè gentis seldschukidicæ numi anecdoti, interprete Ch. M. Frähnio; 9° Expédition de Timour-i-lenk (Tamerlan) contre Toqtamische, khân des steppes du Qaptchaq, en 793 de l'hégire ou 1391 de J. C., décrite d'après les historiens musulmans, par F. B. Charmoy.

---

Ne m'étant occupé spécialement que des trois principales langues usitées chez les peuples mahométans, je me bornerai, comme je l'ai déjà dit, à l'analyse des ouvrages de ce genre qui ont paru en Russie depuis 1830, et à la tête desquels je placerais la monographie vraiment classique du patriarche des orientalistes russes, intitulée : *Die Münzen der Chane vom Ulus Dschudschi's* etc. etc., von Ch. M. von Frähn. ou *Monnaies des khâns de l'Oulous de*

*Djoudjy ou de la Horde d'or; avec un appendice, consacré à la description des monnaies de différentes autres dynasties mahométanes, par M. de Fræhn; avec 18 planches gravées et quatre vignettes; Saint-Pétersbourg 1832.*

Ce travail consciencieux est un guide sûr et pour ainsi dire infailible pour les archéologues qui se vouent à l'étude de la numismatique orientale. Il forme un volume in-4° de xx et 78 pages, sorti des presses de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Les 518 monnaies que M. de Fræhn y passe en revue sont ainsi réparties : 1° 416 appartiennent aux khâns de l'Ouloûs de Djoutchy ou de la Horde d'or, et proviennent de l'ancien cabinet de M. Fuchs, aujourd'hui à l'université de Casan; 2° 19 de la même dynastie, font partie d'autres cabinets; 3° 4 de la dynastie des Guirai's ou Khâns de la Crimée. L'appendice est partagé en six sections, dont la première est consacrée à 43 monnaies du Tourân. L'auteur y a décrit : A, 3 monnaies du Tourân, provenant des administrateurs de la Boukharie sous les premiers khalifes abbâcides; B, 2 monnaies des émirs Thâhirides; C, des Samânides; D, 4 des Khaqâns de la dynastie d'Afraciâb, nommés Hoeï-hou par les Chinois; 3 monnaies guébres du Tourân, et une bilingue de la même contrée, appartenant à un autre cabinet; E, une autre d'un khaurizm-châh; F, une de Tchinguiz-khân, frappée à Boukhara et une seconde du même souverain, faisant partie d'un autre cabinet; G, 2 frappées par des khâns de

l'Ouloûs de Tchaghataï; н, une d'un Tchaghataïde, vassal de l'émir Qazghân قرغنی; 1, 3 des khâns du même Ouloûs, placés sous le protectorat de l'émir Timoûr Gourékân (Tamerlan); κ, une autre de Châhroukh, quatrième fils de ce célèbre conquérant; z, 3 monnaies cheïbânides; м, 3 de la dynastie manguite.

La seconde section contient la description de 35 monnaies du Tourân, frappées à diverses époques; savoir: A, une de Wâlid I<sup>er</sup>, sixième khalife Oumâïade; B, une de l'Iszpehbed اصیهد du Mazendérân; C, une du prince Seiârïde ou Wâchemèguïride Zèhîr-ou'd-daoulèt Abou-Manszour; D, 5 de différents khâns de l'Ouloûs de Houlagou; E, 2 monnaies Djélâïrides; F, 6 de divers souverains Széfïdes; G, une d'Acheref-châh, prince Afghân ou Oweïcide; H, 4 monnaies de la dynastie Afchâre; I, 2 de Kèrîm-khân, prince de la dynastie Zènde; K, 5 monnaies Qatchâres; L, 4 monnaies persanes incertaines; M, une d'un prince Saddouzide ou Dourâny; N, 2 géorgiennes.

La troisième section traite de 4 monnaies indiennes, dont 2 Babérides, une de la compagnie anglaise des Indes orientales, et une d'un Radja du Nipâl.

La quatrième section renferme 2 monnaies ottomanes, dont l'une est la plus ancienne de cette dynastie, et l'autre a été frappée à Tiflis.

La cinquième section traite de 2 monnaies africaines, dont une d'Ibrahim I<sup>er</sup>, fondateur de la dy

nastie des Aghlèbides, qui gouverna la partie orientale de la Barbarie.

La sixième section décrit 3 monnaies incertaines du cabinet de M. Fuchs et une 4<sup>e</sup> d'un autre cabinet.

Le tout est suivi d'un tableau servant à faciliter la recherche des monnaies gravées sur les 18 planches, et d'un index des quatre vignettes.

Quoique je coure grand risque d'être taxé de témérité en me permettant de critiquer un ouvrage aussi distingué, sorti de la plume d'un des numismates les plus renommés de l'Europe, j'émettrai ici, comme de simples conjectures, différentes observations que j'ose soumettre à l'appréciation du savant orientaliste.

Page 2.

Je serais disposé à croire que la légende du dirhem, n° 5 (voyez la planche I, n° 13), que M. de Fræhn a lue العز الدائم والشرق القايم « Honneur « à jamais et gloire pour toujours (au possesseur de « ce dirhem)! » porte العز الدائم للرب القايم « Honneur à jamais au seigneur éternel (du monde)! »

Page 4.

La légende du revers de la monnaie n° 20 (voy. la planche I, n° 2) me paraît être conçue en ces termes : [البو الغارى] الدينار الضرب بالملك البلغازى « Dinar « frappé par le roi (*melik*) de Boulghâr (Bou'lgâr). »

Ici le mot **الصرّب** est vraisemblablement un adjectif verbal qui qualifie *dinar* (voyez Castelli Lexicon, art. **ضرب**).

Page 9, n° 65.

A l'inspection de la planche II, n° 55, je serais disposé à croire que cette monnaie porte la légende **السلطان العادل اوزبك خان خلد امرة** « Le juste sultan Uzbigh-khân, que son empire se perpétue! » Au lieu de cette formule de vœu, M. de Fræhn propose par conjecture **ضرب** *frappée* (?).

Page 10, n° 67 et 68.

On lit sur ces deux monnaies les mots **اون الله** **پول دانكى**, que M. de Fræhn rend par *schzen puldengi*. Je pense que la finale **ى** de **دانكى** est le pronom affixe turc de la troisième personne, qui sert à indiquer l'apposition du conséquent **اون التى پول** à son conséquent **دانك**, de sorte que ces mots doivent se traduire par « Dang (*dènga?*) de seize pouls « (oboles). »

Page 10, n° 71

Cette monnaie, assez mal gravée sur la planche A, n° 8, me semble porter la légende suivante : **السلطان** « Le sultan **العادل اوزبك خان** **ادام الله امرة** « Uzbigh (Ouzbek) khân **ادام الله امرة** que Dieu perpétue son « empire! »

Page 22, n<sup>o</sup> 180 et 181.

Ces monnaies portent une contremarque que M. de Fræhn lit *ظفر* victoire. Ne pourrait-on pas lire *طى* elle a été éteinte (ou mise hors de circulation)? ce qui pourrait indiquer que cette monnaie, ayant été frappée sous le règne éphémère d'un prince dont l'autorité a été de très-courte durée, a été postérieurement retirée de la circulation par ses successeurs.

Page 24, n<sup>o</sup> 197.

A en juger d'après la gravure de cette monnaie, que l'on voit à la planche VII, n<sup>o</sup> 201, elle porterait les deux millésimes ۳۲۸ 328 et ۷۸۸ 788, dont le dernier est lu ۷۸۵ 785 par M. de Fræhn.

Page 25, n<sup>o</sup> 203.

Je présume que le revers de ce numéro porte les mots suivants : ضرب سراي الجديدة في أيام سنة ۷۸۶ « Frappée au nouveau serai dans le courant (les « jours) de l'an 786. »

Page 29, n<sup>o</sup> 261 et 262.

A l'inspection de la planche VII, n<sup>o</sup> 219 et 220, ces monnaies pourraient avoir été frappées sous le règne de Toqtou-bik *توقتو بيك* et non sous celui de Toqtamich *توقتمش*. La première me semble avoir la légende suivante : السلطان العادل توقتو قان « Le juste sultan Toqtou-qaân, » et paraît porter au

revers les mots « Monnaie du **ضرب سلطان خوارزم** « sultan de Khaurizm (vassal de la Horde d'or). »

Page 26, n° 219.

La légende de cette pièce, gravée à la planche VII, n° 220, pourrait être ainsi conçue : **السلطان العادل توقتا ميش قان** « Le juste sultan Toqta-mich « qaân. »

Page 28, n° 243.

L'effigie de cette monnaie, dont on voit le dessin à la planche VII, n° 200, porte : **ضرب السلطان العادل توق ميس خان** « Monnaie « du juste sultan Touq mich khân (Toqtamich-« khân?); » tandis que le revers me paraît avoir la légende suivante : **ضرب في بلد قريم عن اسمة** « Frappée dans la ville de Qrîm (Szolghât) : que « son nom (le nom de Dieu?) soit exalté! »

Page 28, n° 258.

Le revers de cette monnaie, gravée à la planche VII, n° 215, me semble porter les mots **ضرب الحكم لله صغناق** « Monnaie; l'empire (du monde) appartient à Dieu; de Szaghanâq; » c'est-à-dire « Monnaie « frappée à Szaghanâq : l'empire (du monde) est à « Dieu. »

Ce dernier mot, que M. de Fræhu a lu **اوردو** (la Horde), est celui d'une ville du khanât actuel de Tachkend, située au nord d'Otrar, sur la rivière de Mouskân, qui se jette dans le Sir-Déria. Toqtamich-

khân y fut envoyé en 778 (1376) par Tamerlan, avec plusieurs émirs qui le proclamèrent khân du Qaptchaq, et lui rendirent hommage en répandant sur lui de l'or et des pierreries, d'après le cérémonial usité au moment de l'inauguration des princes. (*Histoire générale des Hans*, par Deguignes, t. III, page 358.) Cette monnaie pourrait donc avoir été frappée à cette époque par Toqtamich-khân.

Page 29, n° 261.

Cette pièce, autant que l'on peut en juger par le dessin assez incorrect de la planche VII, n° 209, mène semble porter la légende suivante : السلطان العادل توقتا قان « Le juste monarque (sultan) Toq-  
« ta (?) qaân ; » et au revers : ضرب سلطان خوارزم « Monnaie du sultan de Khaurizm (tributaire du  
« khân). »

Il est à présumer que cette monnaie a été mutilée, et que la syllabe finale *مس*, qui se trouvait au-dessous de *توقتا*, comme au n° 219 ci-dessus, aura été enlevée : dans ce cas cette pièce serait une monnaie de *توقتاميش قان* Toqtamich-qaân. Sinon, il pourrait être question du khân que les chroniques russes nomment *Tokma* (Tokhta), mais il faut observer que les monnaies de ce prince portent ordinairement le nom mongol de *Toktoqu*, avec le titre honorifique de *غياث الدين* « Fateur  
« de la foi. »

Ce qui me porte à admettre la leçon que j'ai émise pour le revers de cette pièce, c'est la forme



même des lettres du mot خوارزم, qui se rapprochent beaucoup de celles de la monnaie n° 297, page 25 (voyez planche VI, n° 165).

Page 29, n° 262.

Le revers de cette monnaie, représentée à la planche VII, n° 220, a une légende coufique que M. de Fræhn n'a pu entièrement déchiffrer. Ne seraient-ce pas les mots ضرب اوردوى سلطان « Frappée à la horde du sultan (de Khaurizm?) en « 97; » peut-être 791.

Page 32, n° 295.

Le nom de la ville où a été frappée cette pièce, qui figure sur la planche VIII, n° 256, a été lu راجار *Radjâr* ou راجان *Radjân* par l'éditeur. Nous serions disposé à croire qu'il s'agit de ماجار *Mâdjâr*, dont les ruines se trouvent au confluent de la Buwala et de la Kouma, ou ماجار الجديد « Le nouveau « Madjâr. »

Page 34, n° 309.

La forme des lettres qu'on trouve figurées sur la planche XI, n° 364, me ferait croire que c'est également ماجار *Madjâr* qu'a été frappée cette monnaie.

Page 37, n° 378.

La légende de cette pièce (planche X, n° 331) pourrait peut-être se lire العلاء قبال الله « L'élévation

« est l'apanage (mot à mot le *pendant*) de la divinité, » ou العلاء قبال الملك « L'élévation est l'apanage de l'empire. »

A ces observations sur les monnaies de la dynastie des Djoutchides, je crois d'autant plus nécessaire d'en joindre plusieurs autres relatives à diverses médailles dont la légende est persane, que cela me fournira l'occasion de rectifier une erreur dont je me suis moi-même rendu coupable en expliquant celle de l'une des monnaies consignées dans l'ouvrage de M. de Fræhn.

Page 67, n° 462.

La légende de cette pièce (planche XVII, n° 3), que ce savant académicien a lue :

بکیتی سکه زد صاحبقرانی

از توفیق حق عباس ثانی

et dont les mots ont été mal rangés par lui, doit former un vers persan, composé de deux hémistiches du mètre *مفاعیلن مفاعیلن فعولن*. Ils doivent par conséquent se lire :

بکیتی سکهٔ صاحبقرانی

زد از توفیق حق عباس ثانی

Abbas II, par la grâce de Dieu, a frappé pour le monde la monnaie de la souveraineté.

Page 67, n° 465.

Quant à la légende de cette monnaie (pl. XVII, n° 41), elle se compose également d'un vers persan du mètre suivant **فاعلاتن فاعلاتن فاعلن**, et se lit :

ازخراسان سکه بر زر شد رفوفيق خدا

نصرت و امداد شاه دين على موسى رضا

M. de Fræhn en a donné une traduction très-exacte.

Page 67, n° 467.

Le lieu et l'année où a été frappée cette pièce, à en juger d'après la planche XVII, n° 24, me paraissent être **ضرب شیراز ۱۱۴۷** « Monnaie de Chirâz, ۱۱۴۷ (1734-1735). »

Page 67, n° 468.

L'explication de la légende de cette monnaie (planche XVII, n° 17), que j'ai donnée à M. de Fræhn, est inexacte, car elle forme un vers persan composé de deux hémistiches, dont le mètre est **فاعلاتن مفاعلن فعّالن** ou **فاعلات** :

- - - - - ou - - -

On ne peut donc lire, comme je l'ai fait, **سکه اشرف شاه**, avec un *izafet* ء ou signe d'apposition, pour lier l'antécédent **سکه** à son conséquent **اشرف شاه**. La leçon de M. de Sènkovsky me paraît par conséquent plus conforme au mètre, à moins qu'on ne lise :

بود تعبیر سکه اشرف شاه

دست زد بر جلاله داد گناه

La légende de la monnaie fut : Achref-châh porta la main sur le trône (l'autorité souveraine), et accorda une amnistie.

Page 68, n° 471.

L'izafet <sup>ء</sup>, ou signe d'apposition susmentionné, doit au contraire se placer après le mot سکه dans la légende de cette monnaie (planche XVII, n° 40), car elle forme un vers dont chaque hémistiche se compose des trois pieds فاعلاتن مفاعلن فعلى :

- - - - - ۱ - - - - ۱ - - - -

Cette légende a du reste été fidèlement traduite par M. de Fræhn.

Page 70, n° 487.

Le nom du prince Baberid Indien, que ce célèbre numismate a lu فرخ سیر, *Ferroukh-sîr*, paraît être فرخ سیر *Ferroukh-sièr*, qui forme en même temps une épithète persane composée de l'adjectif persan فرخ *heureux, noble*, et de سیر *mœurs*, pluriel du substantif arabe سيرة *conduite*. La légende de cette monnaie (planche XVI, n° 2), composée de deux hémistiches persans, dont le mètre est فاعلاتن فاعلون :

- - - - - ۱ - - - - ۱ - - - -

doit être lue comme il suit :

سکه زد از فضل حق بر سیم وزر  
پادشاه بحر و برفرخ سیم

et traduit en ces termes :

Le magnanime souverain (ou *Ferroukh-sièr*, souverain de la mer et du continent a, par la grâce de Dieu, marqué de son poinçon l'argent et l'or.

Craignant de m'étendre trop au long sur chacun des ouvrages que j'ai pris à tâche d'analyser, je passerai de la savante monographie de M. de Fræhn à l'Histoire des khâns de Crimée, publiée en un volume in-4°, aux frais de l'université de Casan, par M. Mirza-Kâzèm-beg, qui, par la publication de cette chronique, s'est acquis des droits incontestables à la reconnaissance des orientalistes. Cette tâche était d'autant plus difficile à remplir, que le seul manuscrit qu'il a eu à sa disposition était très-incorrect et fourmillait de fautes de copiste, comme il l'avoue lui-même dans sa préface (p. iv et v).

Cette histoire, écrite en langue russe et imprimée, en 1832, à la typographie de l'université, porte le titre de *Assèb-ou's-Seyiâr* ou *les Sept planètes*, renfermant l'histoire des khâns de Crimée depuis Mèngly-Guirai-khân I jusqu'à Mèngly-Guirai-khân II, c'est-à-dire depuis l'année 871 (1466) jusqu'à 1150 (1737); composée par le sèïd Mouhammed Riza et publiée par l'université impériale de Casan, sous la surveillance de Mirza-Kâzèm-beg.

Le sèid Mouhammed-Riza, auteur de cette chronique, écrite, d'un style très-fleuri mais très-ampoulé, en ture occidentale, paraît avoir vécu vers le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle de notre ère, car il termine son bel ouvrage au second avènement de Mèngly-Guirai-khân II, dont il fut le contemporain. Il intitula son histoire *les Sept planètes* en l'honneur des sept khâns les plus distingués de la Crimée, savoir, des sept guirais, Mèngly I, Szâhib, Dèwlèt (et non *Dirlet*), Ghâzy, Béhâdur, Hâdjy, Selim et Mèngly II (préface, page viii). Après s'être étendu sur l'origine des Monghols et des Tatares (Turcs orientaux), Riza nous donne quelques détails sur Tchinguiz-khân et sur ses descendants, et passe enfin aux annales de la Crimée, comme l'indique le titre.

Le seul manuscrit que Mirza-Kâzem-beg ait pu consulter fut vendu, en 1824, par un pèlerin boukhare qui revenait de la Mekke, à un molla de Casan, qui le revendit à M. Khalfine, attaché alors à l'université de la même ville. Celui-ci, cédant aux sollicitations de S. E. M. le curateur Moussine-Pouchkine, consentit à en enrichir la bibliothèque de cet établissement. Sur la proposition de M. Pouchkine, S. A. le prince Liewen, alors ministre de l'instruction publique, confia la publication de l'ouvrage de Riza à M. Mirza-Kâzem-beg, qui fit preuve, dans l'exécution de ce travail, d'une saine critique et d'une persévérance infatigable, qui l'ont mis en état d'épurer le texte incorrect qu'il avait sous les yeux, et dont il a su tirer le meilleur parti possible. Il

est fâcheux qu'il n'ait pu collationner son exemplaire avec un autre manuscrit beaucoup plus correct et très-lisible qui a été légué par M. d'Italinsky à l'institut oriental du ministère des affaires étrangères, et consulté avec fruit par M. de Hammer pour la composition de son Histoire de l'empire ottoman. Il aurait été à même de rectifier quantité de fautes de copiste et de combler plusieurs lacunes qui déparent encore son travail vraiment méritoire; notamment celle de la page 138 (édition de Casan). Les vers de Hadjy-Sélim-Guirai-khân, qui sont restés en blanc page 205, manquent également dans le manuscrit de l'institut oriental.

L'édition des Sept planètes, qui forme un assez gros volume in-4°, se compose d'une préface russe de xxx pages, de 3/4 de texte ture, d'une table des matières qui occupe 2 feuillets et d'un errata de 4 pages à 2 colonnes. L'impression en est soignée et le caractère très-net et très-lisible.

J'ai fait suivre ma Dissertation sur l'utilité des langues orientales pour l'étude de l'histoire de Russie, publiée à Saint-Petersbourg en 1834, de la traduction française de cinq passages fort intéressants de cette histoire (voyez *loc. cit.* pages 26-42); j'y ai donné en même temps (pages 15, 17, 19 et 20) quelques détails sur cet ouvrage, dont la publication fait le plus grand honneur à son savant éditeur.

A l'examen de l'ouvrage publié par Mirza-Kazèmbeg je ferai succéder l'analyse des œuvres de M. Erdmann, professeur à Casan. Le premier volume que

je passerai en revue est intitulé *De expeditione Russorum, Berdaam versas*, auctore imprimis Resamio, disseruit Franciscus Erdmann, etc. Pars tertia. M. Erdmann dit dans sa préface : « Omnem omnino  
 « operam navavi, ut lexica typis impressa ex libris  
 « manuscriptis vel supplerem, vel ubi in verborum  
 « significationibus erraverint, quantum fieri posset,  
 « emendarem. » Pour montrer la manière dont M. Erdmann a corrigé les dictionnaires il me suffira de citer ici la définition du mot کرّ نای ou کرّه نای *kerre-nâi* (cornet), qui se trouve pages 137-9 de cette troisième partie, où M. Erdmann dit : « Vocem کرّ نای  
 « quod idem esse debet cum کرّه نای, licet in libris  
 « quos consulere mihi contigit, haud reperiatur,  
 « juxta Meninskium (nam et in Burhani Katiu frustra quæsivi) notat; *Tuba in Perside nota, quæ sonum  
 « asini clamantis habere dicitur. Est autem verbum  
 « compositum ex کرّه et نای quorum primum Burhani Katiu sic explicat :*

کرّه بفتح اول و ثاني و خفای ها پوست دست و پا  
 و اعضارا کوبند که بسبب کار کردن بسیار سخت شده  
 باشد و بمعنی حرکت (چرک lisez) هم آمده است که  
 عربان و سخ کوبند و مسکدرا نیز گفته اند و آن روغنی  
 باشد که را (که از bez) دوغ گیرند و بمعنی حجره هم هست  
 که خانه کاروان سرا و مدرسه باشد و خانه عنکبوترا  
 هم کوبند که در آن تخم کند و بچه بر آورد و آنها



مانند کاغد سفید سازد و نکار (زنکار lisez) مانندی را  
 کویند که بر روی نان و میوه و امثال آن نشیند و معرب  
 آن کرج است چه هر چیز کوه کرفند را منکرج خوانند  
 و نوعی از خار هم هست که عصاره آنرا افاقیا خوانند و بزبان  
 هندی دست برنج را کویند و آن حلقه است زر  
 (از زر lisez) طلا و نقره و غیره که در دست کنند و نام  
 شهری هم هست و بفتح اول و سکون ثانی در عربی بمعنی  
 نا خوشنودی و نا رضائی (ونا رضائی lisez) و جبر باشد  
 و بضم اول و سکون ثانی بمعنی دشوار باشد که در مقابل  
 آسان است و بضم اول و فتح ثانی مسدد بجهت اسب  
 و حر و شتر را (وخر و شتر را lisez) کویند و باغیر تشدید  
 کوی را کویند که با چوکان بازند و بجهت اسب و خرا  
 هم گفته اند و هر چیز که کرد و مدور باشد مطلقا  
 و عناصر را کویند بطریق اضافه همچو کوه آتش و کوه  
 آب و باد و خاک و بمعنی کلیدان و دندان کلیدان هم  
 هست

Id est *kara* (lisez *kere*) [prima et secunda litera phatisata, ha quiescente] *osculum* (!؟ بوس) *manus, pedis et membrorum* nominant, *quod ad opus aliquod perficiendum magnam vim exserit* (!!!). Venit etiam sensu *sordis* (!؟) quam Arabes *Wasech* nominant. Appellant etiam *cibi* (!؟) scilicet *dulciarii* (!؟) cum *butyro* depurato confecti genus (!؟), quod ex lacte acido agitato preparant. Occurrit et sensu *septi* (!؟) nimirum ka-

ravanserai et *Medschedi* (مدرسه). Neque minus sic audit (?) *officina lintaria* (خانۀ عنكبوت) ubi pueri lintea ad instar chartæ albæ conficiunt. Item rubigini simile quid, quo superficies panis, fructuum, etc. obducitur, quod arabice *kerdsch* nominatur, propterea quod omne rubiginosum *munkardsch* appellant; item species spinarum cujus succum acaciæ nomini insigniunt. Lingua indica *manus armilla* notat, quam annuli ad instar ex auro purissimo et argénto, etc. confectam manui affigunt; item nomen urbis. Prima litera phatisata et quiescente secunda, in lingua arabica sensu tristitiæ, molestiæ et vexationis occurrit; prima litera dsammatisata et quiescente secunda *loci ardui* (دشوار), qui facile defendi potest, notam sibi sæneratur; prima litera dsammatisata et secunda phatisata cum teschdido, pullum equi fervidiorum (بجۀ اسب و حروشتت را); absque teschdido *arcam* (کوی را), ubi cum clavis ludunt, neque minus pullum equi et asini significat. Et omne quod rotundum est absolute, et *elementa* sic appellant. Unde nominibus inter se conjunctis loquuntur: elementum ignis et elementum aquæ et aëris et terræ. Denique sensu *claustrum* et *serræ denticum* (?), ipsam serram indigitat.

Voici la traduction littérale de ce passage très-facile :

*Kèrèh* (avec un *fatha* sur les deux premières lettres et une *h* muette à la fin) est le nom que l'on donne à la peau (بوست et non بوس) des mains, des pieds et des autres membres, lorsqu'elle s'est excessivement endurcie par suite du grand travail. On voit encore ce mot employé dans le sens de چرك, *ordure, pus*, que les Arabes nomment وسخ. On donne le même nom au beurre, مسكه, que l'on tire du lait caillé. Ce mot a aussi le sens de حجره, qui désigne la salle (l'appartement) d'un caravansérai et d'une école. Il se dit pareillement du nid (de la maison) d'une araignée, ou

elle pond ses œufs et fait éclore ses petits, et auquel elle donne de la ressemblance avec du papier blanc. On nomme encore *kèreh* une espèce de moisissure (vert-de-gris) qui s'attache au pain, aux fruits, etc., et que l'on rend en arabe par كرج; car toute chose couverte de moisissure se nomme منكرج *moukèridj*. C'est aussi une espèce d'épine dont le suc se nomme *acacia*. Il désigne, en indien, un bracelet, c'est-à-dire un anneau en or trait, en argent, que l'on passe au bras. C'est en outre le nom d'une ville. Écrit avec un *fatha* sur l'initiale et un *djezm* (signe de repos) sur la seconde lettre, le mot *kèrh* signifie, en arabe, *mécontentement, contrainte, violence*. *Kourh*, avec un *dhamma* sur la première lettre et la seconde quiescente, signifie *difficile*, qui est l'opposé d'*aisé*. *Kourrek*, avec un *dhamma* sur l'initiale et un *fatha* sur la seconde lettre marquée d'un *techdid* ou signe de redoublement, est le nom que l'on donne à un poulain, à un ânon ou à un jeune chameau. *Koureh*, sans *techdid*, désigne une balle avec laquelle on joue au mail, un jeune cheval et un ânon, tout ce qui est rond ou sphérique en général. On donne encore ce nom aux éléments, en le joignant à ces derniers par annexion ou apposition; ainsi l'on dit *kourèh i âtèche*, le feu (le globe de feu, la sphère ignée); *kourè i âb*, l'eau, l'air, la terre, etc. Il a de plus le sens de serrure et pêne de serrure.

On trouvera un second exemple du peu de succès de M. Erdmann à traduire les textes persans dans sa version du passage suivant du *Bourhâni-qâthû* (page 141) :

نای بسکون تختانی بی باشد که مطربان نورزند  
نوازند (lisez بنرمار) (مزمار) خوانند و کلو و حلقوم را  
ببیر کوبند بوقی که در رور جنک نورزند (نوازند) (lisez)

و آنرا نای روئین (ونای ترکی نیز خوانند *ajoutez*) که نفیر  
 برادر کوچک کرنا باشد و بعضی کرنا را کوبند و نام  
 قلعه هم هست که مسعود سعد سلیمان (شهان *lisez*) در  
 آن قلعه محبوس بوده و بمعنی فخر و مباهات هم بنظر  
 (بنظر *lisez*) آمده.

*Nai*, quiescente *ia*, fistula quam (sic) musici canunt (?)  
 et arabice *bezmar* (?) interdum et *kelu* et *chalkum* appel-  
 lant (?); tubam verò, quam tempore prælii canunt, ejusdem  
 cum *karna*, sed minoris generis nonnulli *nai-rajîn*, alii adeo  
*karna* nominant. Est etiam nomen arcis, in quâ Masud Saad  
 Suleïman captivus tenebatur. Sensu gloriæ et superbiæ in  
 carminibus (نظم) occurrit.

Il fallait dire :

*Nâi*, qui s'écrit avec un *ya* quiescent marqué de deux  
 points en dessous, désigne la flûte dont jouent les musiciens  
 et que les Arabes nomment *mizmâr* (مزمار). On donne en-  
 core ce nom à la gorge et au gosier, ainsi qu'à une espèce  
 de trompette (*bouq*, بوق, *buccina*), dont on sonne au jour  
 du combat, et qu'on appelle aussi نای روئین *nâyî-rouïne*  
 (flûte d'airain) et نای ترکی *nâyî-turky* (flûte turque) : c'est  
 une trompette qui est la sœur cadette du cornet, کرنا *kèrr-*  
*na*; d'autres donnent ce nom au cornet même. On appelle  
 encore نای *Nâi*, un château fort où fut emprisonné Masoud  
 (fils de?) Sad (fils de?) Selmân (سلمان). Nous avons vu  
 également (بنظر) ce terme employé dans le sens de faste,  
 orgueil.

M. Erdmann n'est guère plus heureux dans la

traduction des vers de Nizâmy qu'il a cités dans son volume (page 133), où on lit, entre autres :

خضم نخستین قدی زهر ساخت  
 کز عفی سنک سیدرا کداخت  
 شربت آنرا ستد آن شیر مرد  
 زهر بیاد شکر آسان بخورد  
 نوش کیا پخت که بدو در نشست  
 رهگذر زهر بتریاک بست

Der nächste nun den Becher Gift aufischt,  
 Zum Teufelsdreck (?) den Höllenstein (?) sich mischt (?);  
 Der Löwen-mensch nahm endlich diesen Tranck,  
 Verschlang für Zucker leicht hin den Gestank (?);  
 Der süsse Kräutertrank, der drinnen war  
 Hemmt Giftgewalt durch Terjak sonnenklar (?).

Il n'est question, dans les vers persans, ni d'*assa fætida*, ni de *pierre infernale*; car ils signifient proprement :

Le premier ennemi (ou l'ennemi d'abord) prépara une coupe de poison tellement fétide, que, par un effet de son odeur méphitique, il amollit la pierre noire (de la Kaaba ou du temple de la Mekke).

Ce héros à cœur de lion avala ce breuvage et prit sans peine ce poison en mémoire du sucre.

Il fit cuire la graine salutaire du *noûche-guiâ*, qui s'y déposa et détruisit, au moyen de l'antidote (thériaque), les effets du poison.

La graine nommée نوش گیا, que M. Erdmann

nomme *der süsse kraütertrank* ( ? ), porte encore, en persan, le nom de *ترياق كوي*, *thériaque alpestre*, en arabe, celui de *مخلصه*, *libératrice* (ou laxative), et en turc, celui de *نوروز اوق* *nèwrouz-auty* (herbe de la nouvelle année), parce que, d'après une croyance vulgaire, on peut, en prenant au jour du *nèwrouz* (équinoxe du printemps), une potion (sorbet) où l'on a fait infuser sept fois sept graines de cette plante, se préserver pour toute l'année de la piquûre des serpents, des scorpions ou de toute autre morsure dangereuse.

Les notes géographiques consignées dans le même troisième volume de M. Erdmann ne prouvent pas davantage en faveur de ses connaissances géographiques; car, en citant, à propos de *بردع Berdaa*, qui a été le théâtre de l'expédition chantée par Nizâmy, un passage du géographe Ibn-el-Wardy, il n'a pas même rectifié les fautes grossières de copiste qui s'y sont glissées, et a lu, entre autres, *الآن Allân* (le pays des Alains) au lieu de *آران Arrân*, qui désigne l'Arménie persane ou le Qarabâgh, qui de nos jours fait partie de l'empire russe. Cet article du géographe arabe est conçu en ces termes :

ارض الآن (آران. lis.) وهي أرض واسعة عامرة ومن مدنها

المشهوره بردعه الخ

Le pays d'*Allân* (lisez *Arrân*) est une contrée vaste et florissante dont *Berdaa* est une des villes les plus célèbres, etc.

C'est probablement par un *lapsus calami* que le

professeur de Cāsan a confondu le Khoracân خراسان avec le Mazendêrân, et fait passer le سند Sind (Hindus) entre l'Hindoustân et le Mazendêrân; car on lit, à la page 144 de son troisième volume, un extrait du *Bourhân-i-Qâthi*, relatif au سند, qui est conçu en ces termes :

سند بکسر اول بر وزن هند نام ولایتی است از  
هندوستان و نام رودخانه عظیمی هم هست که مابین  
هندوستان و خراسان می گذرد الخ

que M. Erdmann rend comme il suit :

*Sind*, prima litera *kesrata*, admodum *Hend* (lisez *Hind*), nomen provinciae Hindustani, et simul magni fluminis quod Hindustanum inter et *Masenderanam* (lisez *Chorasanam*) præterfluit.

Je passe à une traduction en vers allemands, du même orientaliste, qui a paru en 1832, en 1 volume in-4° de xiii et 145 pages, sous ce titre : *Die Schöne vom Schlosse Muhammed Nizam-eddin dem Gendscher nachgebildet von Frantz v. Erdmann dem Ludwigslust*, ou la Belle du château, imitée de Mouhammed Nizâm-eddin de Gèndsché, par François d'Erdmann de Ludwigslust.

Cet épisode, extrait du poëme de Nizâmy intitulé هفت پیکر *Hest peïguèr* (les Sept minois), a paru à M. Erdmann de nature à intéresser les lecteurs russes, puisque le poëte persan y chante, entre

autres, les charmes d'une princesse slave qui faisait les délices du roi de Perse Behrâm-ghoûr (Varanes V). Il en entreprit donc la traduction sur les pressantes sollicitations de son ami M. Osnoyschine, qui, en 1828, lui avait écrit à ce sujet une lettre où il dit, entre autres choses : « C'est ce qui m'a  
 « décidé à vous renouveler mon humble prière et  
 « à vous engager, si toutefois ma demande ne vous  
 « paraît pas importune, à vous occuper de la tra-  
 « duction du conte de Nizâmy intitulé, *la Belle du*  
 « *château (?)*, dont M. de Hammer nous a fait une  
 « si belle description, et qui est si propre à nous  
 « intéresser, nous autres Russes. Il me semble que  
 « ce sujet gagnerait beaucoup à être traduit par une  
 « plume aussi habile que la vôtre. »

Après avoir cité ce passage flatteur de la lettre de M. Osnoyschine, M. Erdmann, sans doute par modestie, ajoute : « Ob ich dieses Lob verdient habe,  
 « darüber möge meine Uebersetzung selbst entschei-  
 « den. (Puisse ma traduction même décider si j'ai  
 « mérité cet éloge!) » Je me bornerai, pour cette décision, à citer ici le texte persan de Nizâmy avec la traduction de M. Erdmann, d'après huit manuscrits de ce poëme, en y joignant ma propre version en modeste prose française.

نشستن بهرام روز سه شنبه در کنبه سرخ

روزی از روزهای دی ماه

چون شب تیسرمه بسکوتگاه



از دگر روز هفته آن به به بود  
 نان هفته مگر سه شنبه به بود  
 روز بهرام ورنك به هه رای  
 شاه باهر دو کرده هم نامی  
 سرخ در (بر. lis) سرخ زیوری برساخت (در ساخت. lis)  
 صبحکه سوی سرخ کنبد تاخت  
 بانوی سرخ روی سقلاپی  
 آن برنك آتشی (آتش و lisez) بلطف آبی  
 به پرستاریش میان در بست  
 خوش بود ماه آفتاب پرست  
 بیش (پیش. lisez) او در دوید و خدمت کرد  
 باستین (باستین. 1) رفت ارز خانش (ازر خانش. 1) کرد  
 شب چو منجق (منجوق. lisez) بر کشید بلند  
 طاق (طاس. lisez) خورشید را درید برزند  
 شاه از آن سرخ سبب شهد آمیز  
 خواست افسانه شهد آمیز  
 نازنین سر نتافت از رأیش  
 درفشاند از عقیق در پایش  
 کای فلک آستان در که تو  
 قرص (قرص. lisez) خورشید و ماه (ماه. lisez) خرکه تو

برتر از هر کهر که بتوان سفت  
 بهتر از هر سخن که بتوان کسفت  
 کس بکردت رسید نتواند  
 کور باد آنکه دید نتواند  
 چون دعای چنین بیایان برسد  
 لعل کانرا بکان لعل سپرد

ZUSAMMENKUNFT BEHRAM'S AM DIENSTAGE IN DEM ROTHEN  
GEMACHE.

An einem gestern gleichen (?) lichten Mondes-Tag,  
 Als schon des Tir-mond's Nacht in ihrer Kürze lag (?),  
 Der besser als ein jeder in der Woche war,  
 Der Woche Perlenschnur der Nabel (?), Dienstag war:  
 An Behrams Tage, der die Farbe Behrams trug,  
 Warfsich der Schah, dess' Ruhm hier zwiefach Wurzeln schlug,  
 Aus Liebe zu dem Roth (?), in rothes Festgewand,  
 Und eilte früh hin ins Gemach, das roth genannt,  
 Zur rothen Antlitzs (?!!) slawischen Gebieterinn,  
 Die feuerbarben roth und hehr an Biedersinn (?).  
 Mit seiner Slavinn (?) trieber Kurzweil hin und her,  
 Mit diesem schönen Mond, als Sonn' im Wonnenmeer,  
 Die eilends hier und dort zu dienen ihm bereit,  
 Als seines Schlosses Zier auch keine Mühe scheut (?).  
 Als schon die Nacht die breite (?) Fahne ausgesteckt,  
 Der Sonne hohen Dom mit ihrem Schleier deckt,  
 Erbat von diesem rothen Honigapfel sich  
 Der Schah ein Märchen das der heitern Laune glich (?).  
 Gebot Erfüllung dieses Wunschs ihr Zärtlichkeit,  
 Zu Füßen ihm aus dem Rubin sie Perlen streut<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Tibi omnes gemmæ quæ perforari possunt  
Meliores videntur omnibus verbis quæ proferri possunt.

(Note de M. Erdmann.)

Der Himmel pforte gleich-ist deines Pallasts (?!) Thor,  
 Und Sonn' und Mondes Glanz sich dein Gezelter kohr,  
 In's Innere deines Schloss's darf keiner sich getrau'n!  
 Und Guri's hohen Thron (?!) vermag wer, sag's, zu schau'n?  
 Da sie auf diese Art den Glück wunsch angebracht,  
 Trug sie des Schachts Rubin in der Rubinen Schacht.

## SEANCE DE BEHRAM DANS LE PAVILLON ROUGE, LE MARDI.

Un jour d'entre les jours du mois de décembre (deï),  
 — qui sont aussi courts que les nuits de juin (tir);

Un jour, dis-je, qui l'emportait sur tous les autres de la semaine; — car c'était le mardi, qui en est le milieu (le nombril)<sup>1</sup>;

Un jour de mars (behrâm), dont la couleur était celle de Behrâm, — le roi, dont le nom était homonyme de l'un et de l'autre,

Prit une parure d'un rouge des plus vifs<sup>2</sup>, — et courut au lever de l'aurore au pavillon rouge.

La princesse slave, au teint vermeil, — cette beauté, pareille au feu pour sa couleur et à l'eau pour sa douceur,

Se ceignit les reins pour le servir: — il est beau de voir la lune se vouer au culte du soleil!

Elle accourut au-devant de lui, et, s'empressant de lui rendre hommage, — essuya (balaya) avec sa manche la poussière qui couvrait les joues du monarque.

Aussitôt que la nuit arbora son drapeau — et cacha sous son voile le disque<sup>3</sup> du soleil,

Le roi pria cette pomme vermeille imbibée de miel — de lui raconter un conte propre à égayer son cœur.

Cette beauté charmante<sup>4</sup> se montra docile à sa volonté —

<sup>1</sup> Les Mahométans comptent les jours à partir du samedi. — Ch.

<sup>2</sup> Mot à mot: « Rouge sur rouge. » — Ch.

<sup>3</sup> Mot à mot: « طاس thâs, le bassin. » — Ch.

<sup>4</sup> نازنین delicate, tendre. — Ch.

— et sema à ses pieds les perles<sup>1</sup> qui tombaient de ses rubis<sup>2</sup>.

« Toi, dit-elle, dont la cour a pour seuil la sphère céleste,  
« — et dont le pavillon porte, en guise de lune, le disque<sup>3</sup>  
« du soleil;

« Tu es au-dessus de toutes les perles<sup>4</sup> que l'on pourrait  
« percér<sup>5</sup>; — tu l'emportes sur tous les éloges que l'on pour-  
« rait te prodiguer.

« Nul ne saurait pénétrer dans l'enceinte qui t'entoure : —  
« puisse-t-il être aveuglé celui qui ne peut voir ta grandeur! »

Lorsqu'elle eut achevé de lui exprimer ses vœux, — elle  
transmit à ses lèvres<sup>6</sup> les rubis<sup>7</sup> provenant de sa mine<sup>8</sup>.

En comparant cette version littérale avec celle qu'en a faite M. Erdmann, on serait tenté de croire que celui-ci a traduit un tout autre texte persan; car il a rarement saisi le véritable sens de son auteur.

Il n'a pas eu plus de succès pour la plupart des vers du même poëme, ni pour d'autres qu'il a consignés dans ses notes. Je citerai, entre autres, ceux de la note 4 (pages 12 et 13), qui sont consacrés à la description des sept amantes de Behrâm-ghôûr :

دخترای ہندی فوزک نام  
پیکری خوبتر ز ماہ تمام

<sup>1</sup> Les paroles, les vers.

<sup>2</sup> De ses lèvres.

<sup>3</sup> قرص *qourzsz* en arabe, *crusta* en latin, *kruste* en allemand.

<sup>4</sup> Les vers.

<sup>5</sup> Composer.

<sup>6</sup> Mot à mot : « کان لعلی », à sa mine de rubis.

<sup>7</sup> Les paroles.

<sup>8</sup> De sa bouche.

دخت خاقان بنام نعام نزار  
 فتنه لعنن جنی و طراز  
 دخت خوارزم شاه نزار نیری  
 کس کش لیس خرامان بسان کیک دری  
 دخت سقلاب شاه نسرین نوش  
 ترک حمی اجنی لیز طراز رومی پوش  
 دختر شاه مغرب ارزیتون  
 آفتابی چو ماه روز افزون  
 دختر نصیر لیسون رای  
 هم همیون وهم بنم همی  
 دخت کسری زسل کسکوس  
 درسی نام و خوب چون طاوس

Des Ind'schen Rajah's Tochter *Furk* / *lisez Furek*, genannt  
 Fur schöner als der Vollmond anerkannt,  
 Des Chakans Tochter, Namens *Nammas*,  
 Die Aufruhr macht in Dschin so wie Texas (2),  
 Charizmens Tochter (2) *Nazperi*, gepflegt,  
 Die wie ein Bepphuhn vornehm sich bewegt,  
 Des Slasschen Schahes Tochter *Nesrin-lusch* / *Nesrin-lusch*  
 In Sinisch-griechischem Gewande Tusch (2),  
 Des Mauren Schahes Tochter *Arzitan*,  
 An deren sonnenlicht die Tage ruhn (2),  
 Des Griechischen Kaisers Tochter, Majestät,  
 Die Hoheitschon als *Himari* verrath,  
 Des Chosrus Tochter aus dem Stamm Keikauß,  
*Durusti* schon gleich wie die Pracht des Plauß.

La fille du raja de l'Hindoustàn, nommée *Fourek* (Pori-na), — dont le minois était aussi beau que la pleine lune;

Celle du khaqân (du Turkestan), appelée *Na'manâz*, — qui faisait le désespoir des beautés (poupées) de la Chine et de Tharâz (en Transoxiane);

*Nâzy-pery*, fille du roi de Khaurizm (Khiwa), — dont la démarche était aussi gracieuse que celle de la perdrix royale;

*Nésrine-nouche*, fille du roi des Slaves, — cette jeune Turque ornée de broderies chinoises et de parures grecques;

*Arzitoune*, fille du souverain du Maghrib (nord de l'Afrique), — ce soleil dont la beauté croissait de jour en jour comme l'éclat de la lune;

La fille du César doué d'un génie impérial, — auguste (*houmaïoune*) par elle-même et *Houmaï* de nom;

La fille du Khosroès de la race de Keïkaous, — nommée *Durusty* et belle comme un paon.

Je me bornerai à ces deux extraits, qui pourront mettre le lecteur à même de juger en connaissance de cause de la vervé poétique du poète de Ludwigslust et d'apprécier le mérite de sa traduction intitulée, *la Belle du château*.

F. CHARMOY,

Ci-devant professeur de littérature persane à l'université impériale de Saint-Petersbourg et à l'institut oriental du ministère des affaires étrangères, etc. etc.

(*La fin a un autre cahier.*)

